

me proposais de prendre, il y aurait encore deux journées au moins avant qu'il fût possible de se procurer des vivres. Je calculais d'après les étapes que pouvaient fournir nos Zanzibari de l'avant-garde, rompus maintenant aux voyages en forêt. Peut-être valait-il mieux ne pas compter sur les ressources d'Avatiko. Mais nos pirogues pourraient transporter les provisions à une journée de marche du village; ces provisions étaient encore dans les bananeraies, et pour les rassembler en quantité suffisante et préparer 20 rations de farine par tête, il fallait que le maître fût obéi quand il enjoindrait aux hommes de se rappeler ses ordres, d'écouter ses conseils et d'obéir à ses instructions.

Le 20, dès l'aube, 160 carabines sont dépêchées aux plantations situées à 8 kilomètres dans les terres, par le travers des chutes. Tant d'étapes nous séparaient d'Avatiko, dis-je à mes gens : je leur donnais un jour pour cueillir les plantains, les peler, couper en tranches et faire sécher. 28 ou 30 kilogrammes de fruit par tête fourniraient 8 ou 9 kilogrammes de farine, de quoi manger dix jours. Certains, je les connaissais assez pour savoir qu'ils apporteraient au camp assez de provisions pour se nourrir au moins deux semaines; d'autres, malgré les avertissements qu'ils recevaient par la mort de leurs camarades, pour combien de jours en prendraient-ils?

Si cette fois tous suivirent mon avis, je ne sais, mais, le 21, les bananes abondaient chez nous. Chaque compagnie avait expédié aux cultures la moitié de son effectif, et au retour tous les arrivants durent verser, pour les officiers et les malades, deux bonnes poignées de leur butin. Pour peu que les chefs des « popotes » s'entendissent à l'économie, nous pourrions entreprendre sans terreur la traversée du désert.

CHAPITRE XXII

DES CHUTES D'AMIRI AU FORT BODO

(Du 25 octobre au 17 décembre 1888.)

Nouveau séjour dans l'ancienne station d'Ougarrououé. — Marche vers Bounda. — Nous traversons l'Itouri. — Une page de mon carnet. — Les plantations d'Avatiko. — M. Bonny mesure un pygmée. — L'histoire et le costume des pygmées. — Conversation par gestes. — La femme du pygmée. — Les singes et autres animaux de la forêt. — L'essart d'Andaki. — Nos habits en guenilles. — L'Hourou. — La disette. — Repas d'Amani. — Oulédi en quête de vivres. — Provisions soustraites. — Encore le village de Kilonga Longa. — Autres décès. — Meilleure route dans la forêt. — Escarmouche près d'Andi-koumou. — Les pygmées et la caisse de cartouches. — La colline de Kakoua. — Défaite d'une caravane. — Le dernier des Somali. — Un abat d'eau. — Heureuse trouvaille de vivres à Indemaou. — Le pont sur le Doui. — Une revue sommaire. — Une chèvre égarée dans notre camp. — Autre capture de nains. — Détresse. — Nous renvoyons chercher des bananes à Ngouetza. — Sabouri se perd dans la forêt. — Inquiétudes relatives à la troupe partie pour Ngouetza. — Le camp de la famine. — Retour de Sabouri. — A la recherche des absents. — Nous les retrouvons dans la forêt. — L'Hourou. — Arrivée au fort Bodo.

Le 25 octobre, l'expédition s'arrêtait à l'ancien établissement d'Ougarrououé et prenait possession des cases abandonnées. La cour de la grande maison du chef était maintenant un champ de riz dont les oiseaux avaient dévoré jusqu'au dernier grain; plus d'une centaine de nos gens campèrent dans les vastes galeries; et, s'il eût été facile de trouver des vivres dans un rayon assez rapproché, une semaine de repos nous aurait fort convenu; mais le bonheur de se savoir sous un toit ne valait pas le risque de consommer en vain nos précieuses rations. Nous étions ici au centre d'une zone désolée que la terreur de la faim nous ordonnait de franchir à toute vitesse.

L'étape du lendemain nous conduisit à Bounda. Nos pirogues furent l'objet de l'attention des indigènes, et, pour se garantir des flèches, les Manyouema se précipitèrent dans

l'eau; les Zanzibari de l'embarcation qui suivait sautèrent sur la rive pour attaquer de flanc l'ennemi; nous repêchâmes tout effarés ces pauvres Manyouema qui, par leurs nonchalantes attitudes dans le canot, avaient offert aux naturels des cibles si avantageuses.

L'Itouri coulait à pleins bords, car les pluies tropicales tombaient tous les jours en lourdes averses. Les petites rivières, ruisseaux et ruisselets, qui entaillent la rive droite donnèrent force tablature à la colonne de marche. A peine nos hommes, mouillés jusqu'à la ceinture, avaient-ils traversé un ru, qu'il fallait se remettre à l'eau pour en franchir un deuxième, souvent plus profond encore. Ils ne faisaient autre chose que tordre leurs nippes et déclamer contre ces interruptions agaçantes; à l'embouchure de tributaires plus importants, les pirogues, rangées bord à bord, formaient des ponts de bateaux où les porteurs défilaient, leurs vêtements trempés et collés sur le corps excitant les rires de nos mariniers. Les pionniers ne manquaient pas de laisser sur les bordages des échantillons de la boue et de l'argile savonneuse qui les couvraient; chute après chute attestaient combien le pas était glissant et provoquaient les bruyantes railleries des spectateurs. Ce jour-là ils traversèrent trente-deux cours d'eau.

Le 25, nous arrivions vis-à-vis du confluent de la Lenda; la marche avait été bonne, et quelques lignes écrites ce soir-là expriment notre joie, bien fugitive, hélas! à la pensée que le jour n'était pas loin où nous verrions le terme de ces rudes labeurs.

« Je voudrais dire ici toute ma reconnaissance envers Dieu; ce pénible voyage à travers la forêt tire maintenant à sa fin. Nous sommes à 250 kilomètres du Pays aux Herbes, et ce chiffre va diminuer bien vite; en attendant, nous vivons dans l'espérance, et recevons les ondées sans nous plaindre, car, après les pluies, les récoltes vont mûrir là-bas dans la savane. Nous ne nous attardons plus à maudire la fange et les chaudes exhalaisons du sol, ni les trente-deux ruisseaux que nous avons franchis hier, ni les berges glissantes, ni les boueux fonds qui ont si souvent exercé notre patience! Les petits bonheurs entrevus vont nous tenir en joie. Quelle chance, par exemple, quand nous serons délivrés de ces atroces fourmis rouges et de leurs assauts diurnes et nocturnes! Dès que nous aurons enfin

séché la semelle de nos bottes et enlevé de leurs revers la moisissure de la forêt, ces ennemies ne viendront plus troubler nos rêves. Si notre chair frémit sous l'aiguillon des avettes féroces, si elle tressaille entre les mandibules des formicules; si elle se contracte sous la piqûre d'un frelon ou se tortille sous le venin de ces guêpes abominables, si nous écartons de la main l'importun papillon ou poussons de côté la malfaisante limace tigrée, si nous écrasons du pied, avec une hâte nerveuse, le mille-pattes verdâtre qui nous en veut, nous savons aussi que bientôt ces misères auront pris fin! Un peu de patience, et de meilleurs jours luiront! Depuis le 17 août nous n'avons eu d'autre viande que quatre chèvres, et seul le plantain rôti nous a retenu l'âme dans le corps. Bien petitement, il est vrai! car je ne me sens guère en force. Nos pensées s'arrêtent avec complaisance sur nos prochains et plantureux repas de bœuf, veau et mouton, sur ces larges plates de viande garnie de patates douces, de haricots, et assaisonnée à l'huile de sésame, sur ces bouillies de farine au lait, sur les échaudés de millet. Et le soupçon constant, l'instinct peut-être, ne nous hantera plus qu'un sauvage avec son carquois de flèches empoisonnées est embusqué à quelques pas. Mes continuelles inquiétudes, ma vigilance incessante, le souci de nourrir mes hommes et de les arracher aux dangers qu'ils regardent comme des plaisanteries, je vais enfin les oublier! Après les échantillons du genre humain que nous avons rencontrés dans la forêt, je reprendrai avec bonheur une meilleure opinion du monde et de ses habitants! »

Le 26, à notre ancien campement d'Oumeni, nous ne trouvâmes que deux maigres régimes de plantain : un ouragan terrible rugissait à travers la forêt; les plus grands arbres tremblaient jusque dans leurs racines; le sombre Itouri pâlisait sous les efforts de la rageuse tempête.

Le lendemain nous faisons force de rames jusqu'à la Grande Cataracte, puis on décharge les bagages, on laisse les pirogues dans le broussis. Après une demi-heure de halte, seulement, les porteurs épaulent leurs fardeaux, et, nous dirigeant vers l'intérieur, nous faisons une étape de 9 kilomètres. nous en avons fini avec la navigation du haut Arouhouimi.

Le 28, après trois heures de marche, nous arrivons aux plantations d'Avatiko, juste au moment où la majeure partie de nos

hommes commence à crier la faim. Ils courent vers les bananeraies comme les loups après la proie. Ici la caravane s'arrête une couple de jours pour fourrager et préparer des vivres.

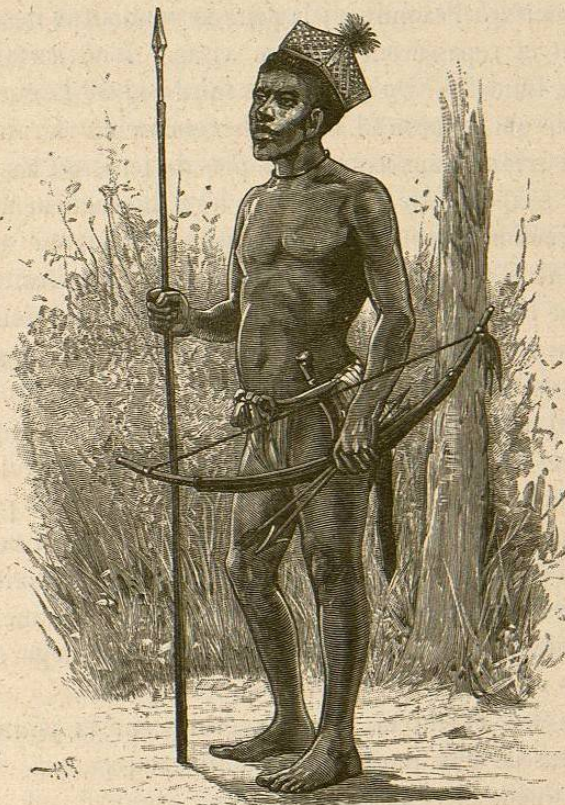
A peine étions-nous installés qu'on nous amenait deux pygmées, un homme et une femme, au teint cuivré, jeunes tous deux; le premier devait avoir tout au plus vingt et un ans. J'en mesurai le premier consciencieusement, et j'écrivis sous sa dictée :

Hauteur, 1 m. 220; — tour de tête, 0 m. 515; — du menton au sommet du crâne, en arrière, 0 m. 616; — tour de poitrine, 0 m. 647; — du ventre, 0 m. 705; — des hanches, 0 m. 571; — de poignet, 0 m. 108; — bras gauche, 0 m. 190; — cheville, 0 m. 178; — mollet, 0 m. 197; — longueur de l'index, 0 m. 051; — longueur de la main droite, 0 m. 102; — du pied, 0 m. 159; — de la jambe, 0 m. 56; — du dos, 0 m. 470; — du bras, jusqu'au bout des doigts, 0 m. 492.

C'était le premier nain adulte que j'eusse encore vu : en lui passant la main sur le corps, revêtu de poils longs de 12 millimètres et plus, il nous semblait toucher de la fourrure. Il était coiffé d'une sorte de bonnet de prêtre, peut-être volé, peut-être reçu en cadeau, et décoré d'une touffe en plumes de perroquet. Une large bande d'écorce couvrait sa nudité. L'extrême malpropreté de ses mains, très délicates, attira notre attention. Il venait évidemment de décortiquer des bananes.

Pas un journaliste de Londres n'aurait deviné les sentiments avec lesquels je contemplais l'hôte minuscule de la vaste forêt centrale du Continent Noir. Ce pygmée de vingt ans, je le voyais plus vieux que le Memnonium de Thèbes. Ce corps si petit faisait passer devant mes yeux un des plus anciens types de l'homme primitif : ce nain à peau cuivrée descend en droite ligne des bannis des âges antiques, des Ismaëls chassés de la demeure du maître, évitant les lieux habités par les travailleurs, privés de la joie et des délices du foyer, exilés éternellement par suite de leurs vices, pour vivre de la vie de bêtes humaines dans les marais et les jungles sauvages. Ses ancêtres, Hérodote nous l'a conté, ont capturé les cinq jeunes voyageurs Nasamons et s'en sont divertis dans leurs villages des rives du Niger. Il y a quantité de siècles, on les connaissait déjà, et les Grecs ont chanté leur fameuse guerre avec les cigognes, et, depuis Hékatée, 500 ans avant Jésus-Christ, les cartes géographiques les ont toujours placés dans la région des monts de la Lune.

Quand Messou conduisit les enfants de Jacob hors du pays de Gessen, les pygmées étaient les maîtres incontestés de la plus sombre partie du sombre continent; ils l'habitent encore, tandis que les dynasties sans nombre de l'Égypte et de l'Assyrie, la Perse, la Grèce, Rome ont fleuri pendant des périodes relativement courtes, pour retomber ensuite dans la poussière. Et



Pygmée pris à Avatiko.

durant cette longue série de siècles, ce peuple de petits a erré çà et là. Rejetés des rives du Niger, poussés par les vagues successives de migrants à plus grande taille, ils ont dressé leurs huttes de feuillage dans les lieux les plus secrets de la forêt. Leurs frères sont les Boushmen, les « broussards » de l'Afrique méridionale, les Ouatoua du bassin du Loulougou, les Akka du Monbottou, les Balia des Mabodé, les Ouamboutti du bassin de l'Hourou et les Batoua qui vivent à l'ombre des monts de la Lune.

Les gigantesques Madi et les Soudanais à stature élevée, les Zanzibari plus grands encore, se tenaient près du petit homme, et c'était pour moi chose délicate que d'épier les pensées se succédant sur sa physionomie avec la rapidité de l'éclair : la surprise, l'étonnement, puis un retour instantané sur lui-même, les doutes, l'inquiétude, la crainte, ensuite l'espoir grandissant en lui quand il nous vit de bonne humeur et prenant un vif intérêt à l'examiner; la peur le ressaisit et des ombres passèrent et repassèrent sur son visage. D'où sortaient ces monstres humains? Qu'allaient-ils faire de lui? Le tuer, peut-être, et de quelle façon? L'embrocher encore en vie, ou le plonger, tout criant, dans ces grands pots de terre où les sylvains font leur soupe? « Ah non! » et un léger hochement de tête et une contraction nerveuse, la pâleur qui s'étendait sur ses lèvres montraient la détresse du pauvre petit. Que ne ferait-il pour gagner la faveur de ces géants? Les jeunes Nasamons se le demandaient aussi, il y a 2600 ans passés, quand les pygmées ses ancêtres les montraient du doigt et, en les regardant, baragouinaient dans l'ancien dialecte de Nigritie. Donc, je le fis asseoir près de moi, je lui passai la main sur le dos, je lui donnai des bananes grillées, assez pour en remplir la vaste protubérance de son abdomen, et il sourit, reconnaissant. Quel rusé petit nain, quel esprit prompt et délié! Si éloquemment parlait-il par gestes, que le plus bouché de nos gens le comprenait à merveille.

« Combien y a-t-il d'ici au plus prochain village où l'on trouve des vivres? »

Il plaça le coupant de sa main droite sur la jointure du coude. (Plus de deux journées de marche.)

« Dans quelle direction? »

Il montra l'orient.

« Combien y a-t-il d'ici à l'hourou? »

— Oh! » Sa main droite monta jusqu'à son aisselle. Le bras entier, ... cela veut dire le double de la distance (quatre ours).

« Y a-t-il des vivres dans le nord? »

Le nain branla la tête.

« Y en a-t-il à l'ouest ou au nord-ouest? »

Nouveau hochement de tête, puis il fait un mouvement de la main, comme s'il repoussait un petit amas de sable.

« Pourquoi? »

Des deux mains il eut l'air de tenir un fusil, puis il cria : « Dou-ou-ou-ou! »

Nous comprîmes que les Manyouema y avaient tout détruit.

« Y en a-t-il de ces « Dou-ou-ou-ou » par ici maintenant? »

Il releva les yeux et sourit d'un sourire qui eût fait honneur à la plus coquette des jeunes filles. Il disait, ce sourire : « Comme si tu ne le savais pas! Oh, le vilain! qui se moque de moi! »

« Veux-tu nous conduire à ce village où il y a des vivres? »

Il fit de la tête un signe d'acquiescement pressé, puis caressa son ventre, une vraie pleine lune : « Oui, parce que là je pourrai le remplir! » puis il sourit dédaigneusement en appuyant l'ongle du pouce sur la première articulation de l'index gauche : « Ici les plantains ne sont pas plus grands que ça, mais là! vois comme ils sont gros! » et il prit son mollet à deux mains.

— Le Paradis! crièrent les gens; des bananes grosses comme une jambe d'homme! » Du coup, le pygmée s'était concilié toutes les affections; et notre nabot fut le vrai chef de la caravane jusqu'à ce que ces fruits miraculeux eussent repris leurs dimensions réelles. Quelques-uns étaient prêts à le serrer dans leurs bras; sa figure mimait la plus candide ignorance, quoiqu'il n'ignorât pas que depuis la mention de ces fameux plantains il était maintenant pour eux « un peu moindre que les anges », suivant l'expression biblique.

Et, pendant tout ce temps, la face cuivrée de la petite femme reflétait éloquemment les émotions de son camarade; ses yeux jetaient des flammes; ses traits reproduisaient comme un miroir fidèle les mobiles impressions qui se succédaient sur la physionomie de celui-ci: même jeu muet, mêmes doutes, mêmes craintes, même espoir, même effroi; cette âme passionnée vibrat aux mêmes sentiments qui agitaient l'autre nain. Aussi rondelette qu'une oie de Noël, qu'une poule d'Inde engraisée pour un dîner d'apparat, ses seins bruns luisaient comme du vieil ivoire; elle se tenait debout, les bras pendants, les mains jointes, et, quoique toute nue, personnifiait la candeur et la modestie.

C'étaient, sans aucun doute, le mari et la femme : lui, avec la dignité reflétée d'un Adam; elle, avec les grâces d'une Ève en